

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

X-ème
année
4-6
Avril
Juin
1923

Publication
mensuelle •

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

□□ S'adresser pour la rédaction à □□ Dépôt à la Librairie PAVEL
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). SURU, Bucarest (Roumanie).

SOMMAIRE : ARTICLES: *N. Iorga*, Raguse et les Rou-
mains; Les origines de l'art populaire
roumain; L'ornementation du vieux livre roumain — **COMPRES-**
RENDUS: Einstein, Constantinople; G. Stirbey, Feuilles d'au-
tomne et feuilles d'hiver; Gillard; Roumanie nouvelle; Jászi,
Magyarie et Hongrie; Barcilles, Constantinople. — **CHRONIQUE**.

Impetmerie „Cultura Neamului Românesc”

1923

Prix : 5 francs

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

RAGUSE ET LES ROUMAINS

I.

L'admirable ancienne cité du littoral adriatique, Raguse, ceinte encore de ses vieux murs gris, de la Porta Pile, au nom byzantin, à la Porta Ploce, qui séparent la mer profondément bleue, avec cette goutte de verdure fraîche qui est l'île de Lacroma, du rocher qui s'élève au-dessus de la plaine recouverte d'une dure végétation africaine et hérissée ci et là par les amandiers, les figuiers isolés, offre dans l'histoire le cas unique d'un établissement commercial qui s'est conservé sans interruption à travers des siècles, réunissant dans son caractère si varié et cependant essentiellement unitaire les influences illyres, helléniques, latines de l'antiquité, puis l'empreinte slave, albanaise et roumaine, „vlaque“ au moyen-âge.

Il n'y a pas de doute que la base appartient aux bourgades de cette énergique race des Illyres, en continuels mouvements sur la mer parsemée d'îles favorables aux pirates hardis et à travers les vallées, toutes faites pour les embuscades et les guet-à-pens, de l'intérieur balcanique. Le nom même de Raguse doit conserver une racine illyre. Puis les Hellènes, en quête de nouveaux comptoirs, toujours plus loin dans le Nord, pour leur commerce entreprenant, fondèrent Épidaure, sur l'emplacement que les habitants actuels appellent Ragusa Vecchia. Cette „Vieille Raguse“, qui a toute une histoire mouvementée, est pour la même population moderne „Captat“, et ceci signifie „civitatem“, la cité, avec la prononciation abrupte, caractéristique des Albanais, descendants de la race illyre. Sur la couche grecque s'est donc superposée, vers le III^e siècle av. J.-Chr., une autre couche, romane, qui elle-même n'a pas détruit les archaïques fondements barbares.

Et ces barbares sont restés encore pendant longtemps dans la montagne, „Valaques“ d'origine italienne, séparés désormais de leurs frères citoyens par l'invasion slave, qui se rendit bientôt, dès le VIII^e siècle au moins, maîtresse exclusive des villes.

Pour les Slaves Raguse était devenue „la ville des vergers“, Doubrovnik (de *doubrava*); ils durent conserver, eux, les „Vlachi de montanea“, l'ancien nom de la localité avant d'apprendre le langage de ces nouveaux hôtes de leur patrie. Jusqu'au XIV^e siècle, on les trouve portant encore leurs noms traditionnels, avec l'article-suffixe: Radul, p. ex., dont Radulovich. Ils conduisaient et garantissaient de leur fidélité, de leur vaillance, de leur expérience incomparable les caravanes et ils fournissaient aux bourgeois de la cité florissante, où jadis avait dominé la race, leur „brânză“, leur fromage, leur *caseus de Valachia*, comme à l'époque des ancêtres illyres, dont ils avaient gardé la coutume¹. Leur pays même s'appelait „Vlachie“, „Valachie“ pour le distinguer de la région de la Narenta, territoire de pirates, et de la Bosnie, riche en châteaux de barons tracassiers et querelleurs, ainsi que, bien entendu, de cette „Esclavonie“, la *Slavonia* des rois, empereurs, „comtes“ serbes, sur le territoire desquels il y avait aussi des pâtres et des agriculteurs „valaques“, voire même des restes de population latine dans les villes et les bourgs². On trouve aussi en Bosnie même des „Vlaques“ royaux³, et les chefs de caravanes entraient au XV^e siècle comme chez eux à Onogocht-Nikchitsch et dans les domaines du Voévode bosniaque Sandali et de Radossav Pavlovitsch⁴.

Ils étaient attirés, avec leurs troupeaux, leurs *turmae*, aussi, ce Voévode l'ordonnant, du côté de Cattaro, par l'offre du sel à meilleur marché, et à cette occasion on les voit, en 1409, organisés en communautés patriarcales, sans doute au caractère généalogique: „congregationes et cetus“, habitant des „catouns“, *cătune*⁵. Quelquefois, en relation avec les gens de Trébinie, de Vrsinié, ils osaient attaquer les troupes des Ragusains et

¹ Voy. Jireček, *Wlachen und Maurowlachen in den Denkmälern von Ragusa*, dans les „Sitzungsberichte der böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften“, année 1879. Cf. du même *Bömer und Romanen*, dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne et note suivante.

² Iorga, *Notés et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, II, p. 69 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 114, 117. Pour le „caseus“ et son prix, p. 180.

⁴ *Ibid.*, pp. 111 note 6, 192 note, 273, 281 note 3.

⁵ *Ibid.*, pp. 123, 143, 148, 221 note 3, 358, 389. 473.—On disait aussi „Vel-lachi“, *ibid.*, p. 124 (les *Vlachota* sont des *Vlahuți*, des „Petits-Vlaques“).—Des „Vlaques“ fixés à Cattaro (il y en avait à Stagnò), *ibid.*, p. 211.

réussissaient à les vaincre¹. Le nom des Vlaques était devenu tellement commun à Raguse qu'il était employé comme nom personnel².

L'influence italienne s'étendit bientôt sur la rive balcanique opposée. Raguse pouvait la recevoir des provinces du roi des Deux Siciles aussi bien que de Venise, qui devint protectrice de cette petite république gouvernée par des recteurs et des conseils jusqu'à la moitié du XIV-e siècle. Il en résulta que l'ancien roman de Raguse, qui s'est éteint dernièrement dans l'île de Veglia, fut remplacé par le doux dialecte de Venise, mais non sans des souvenirs du dialecte antérieur.

II.

Mais Raguse connut aussi d'autres „Valaques“, ceux du Danube.

Elle subit d'abord, comme ces derniers, la suzeraineté du roi de Hongrie, l'entreprenant Angevin Louis, dont les droits étaient attaqués ici, non plus par les Vénitiens, mais par les „Impériaux“ serbes du grand Étienne Douchane.

Les premières relations entre Raguse et les États roumains du Danube, en première ligne la principauté de Valachie, furent déterminées cependant, non pas par ces rapports communs avec la Hongrie du XIV-e et du XV-e siècle, dont les intérêts s'étendaient de l'Adriatique aux Carpathes, mais bien par la dépendance de la petite république ragusaine envers l'„empire“ serbe, auquel elle servait un tribut annuel.

Il paraît que dès le commencement du XIV-e siècle il y avait entre la dynastie serbe et cette Valachie certains rapports. En effet la compilation qui présente l'histoire de la Hongrie à cette époque parle du mariage entre le fils du roi de Serbie, Étienne Ouroch II, apparenté, du reste, aux Angevins de Naples, et la fille de ce Voévode hongrois de la Transylvanie, Ladislas, qui était étroitement lié à son voisin valaque. Une relation de fa-

Les „Viachi Draguz“, p. 281 note 3.—Sur les Roumains de Dalmatie v. v. y. Tamaro, *Italiens et Slaves dans l'Adriatique*, traduit de l'italien par France Donat, Zurich 1918. Cf. ce „Bulletin“. VII (année 1920), p. 87 et suiv. et N. A. Constantinescu, dans *Lui Nicolae Iorga Omagiu*, Craiova 1921, p. 79 et suiv.

¹ *Notes et extraits*, II, p. 274.

² N. A. Constantinescu, loc. cit., pp. 82, 84-85, d'après les *Libri Reformationum Reipublicae Ragusae*.

mille entre les deux Maisons régnautes au Nord et au Sud du Danube devait s'établir quelques années plus tard, et une tradition conservée pendant des siècles par la famille importante des Luccari en attribue le mérite à un de ses membres¹.

En effet les Annales de Raguse par Jacques, de Pierre Luccari, publiées d'abord en 1604², prétendent que Nicolas, ancêtre du chroniqueur, avait négocié le mariage entre le jeune fils d'Étienne Douchane, Ouroch, et „la fille de Vlaïco, roi de Valachie“³. Le renseignement aurait pu être considéré comme suspect, d'autant plus que la date indiquée, 1386, est impossible pour bien de raisons. Mais, si on tient compte du fait que les Ragusains envoyèrent à la date où en effet fut célébré le mariage entre Ouroche et Anca, fille d'Alexandre de Basarab et soeur de ce prince Vladislav ou Vlaïcu — une autre soeur était la femme du Tzar bulgare de Vidin, lui-même parent de la mère d'Ouroch —, en 1360, le lendemain même de la paix conclue avec les Serbes, des ambassadeurs solennels pour présenter leurs félicitations, à savoir Michel de Dersa et Jacques de Menze⁴, on peut bien admettre la réalité de ce fait. C'est donc Nicolas fils de Marc Luccari qui amena, d'entente avec la vieille reine, ce premier rapprochement dynastique entre les deux pays. On a prouvé que ce mariage ne fut pas terminé par le divorce dont parle, à une époque de beaucoup ultérieure, Orbini⁵. Ouroch, détrôné, mourut encore très jeune, en 1371, sans laisser d'héritiers. On lui avait substitué dès 1366 un Vlachine, jadis tchéonic serbe⁶, qui, marié à Hélène, d'origine inconnue, pouvait assurer au royaume une dynastie. Ouroch et sa femme durent se soutenir grâce à la seule libéralité de Raguse, qui, malgré les menaces des ennemis de l'„empereur“, le comte Voïslav et Nicolas Altomanovich, continuèrent à lui servir le tribut⁷. „Raguse était“,

¹ Floriaaus, *Fontes*, III, p. 115. Cf. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 331 et suiv.

² *Copioso ristretto degli Annali di Ragusa*. Une seconde édition à laquelle correspondent nos renvois est de 1790.

³ *Ibid.*, p. XXI.

⁴ Ad congaudendum de nuptiis ejus; Jireček, *Die Beziehungen der Ragusaner zu Serbien (1355-1371)*, dans les „Sitzungsberichte“ de l'Académie de Prague, 183, p. 125. Cf. le même, *Gesch. der Serben*, I, p. 414 et note 4.

⁵ Jireček, loc. cit.

⁶ Jireček, loc. cit., p. 127.

⁷ *Ibid.*, p. 140; *Notes et extraits*, III, p. 93.

dit plus tard une lettre officielle de la république, „sa maison“ (chaxa soa)¹.

Il faut admettre que déjà les marchands de Raguse fréquentaient les pays roumains. Si ceux qui sont mentionnés en 1438 comme étant originaires de „Tregovist“ venaient peut-être d'une autre Târgoviște que celle qui fut la capitale de la Valachie, il n'y a aucun doute sur la provenance de Marinco Jurgevič, qui était, en cette même année 1438, „de Valachia“, et sur celle de Vlatco Voucsich, qui s'en va dans le même pays danubien pour y rechercher l'avoir de ses associés, „Beiban“ Bossinovič et Dodoé Vechtinovič, qui y avaient été dépouillés².

Les relations économiques avec les régions au Nord du Danube permettaient l'immixtion de ces gens avisés dans les affaires politiques qui les intéressaient. D'autant plus que dès 1418 au tribut dû aux Serbes, aux présents pour les princes et seigneurs du voisinage s'ajoutait le kharadsch payé au nouvel „empereur“ qui avait surgi, plus puissant que ses concurrents chrétiens, dans les Balkans: le Sultan des Turcs.

Après la défaite du roi de Hongrie Vladislav à Varna, les Ragusains, qui avaient accompagné de leurs vœux les plus chaleureux la croisade, „le saint passage“, contre les „Turcs très cruels“, espérant avoir Valona et Kanina, riches en blé, et avaient „excité aux armes“ les princes d'Albanie et de Morée, s'étaient empressés de demander l'intervention de leur ami serbe, le despote Georges Brancovitsch, qui employa dans ce but son logothète Bogdan, pour obtenir un nouveau privilège de commerce de la part de „l'empereur“ païen (5 avril 1445)³. Plus tard, en 1452, dans le traité conclu par Mohammed II avec la Hongrie il est question aussi, avec un soin tout particulier, des intérêts de Raguse, arrachée, dit l'acte lui-même, au royaume, et il est question de lui restituer ce que lui avait pris le Voévode bosniaque Étienne Kossarich⁴.

Blaise de Ragnina, envoyé, le 27 juin 1444, au roi Vladislav, avait l'ordre de ne pas accompagner ce prince s'il prend le

¹ *Ibid.*

² Nos *Studii și documente*, III, pp. LXXX-LXXXI.

³ Voy. aussi Luccari, p. 161; *Notes et extraits*, II, p. 403 et note 3; p. 407.

⁴ Nos *Actes et fragments*, III, p. 24. Le document nomme Raguse: „Dobronik“, Doubravnice. Cf. *Notes et extraits*, II, pp. 464-465. 47.

chemin, jugé cependant peut-être dangereux, de la Valachie. Les affaires de ce pays étaient néanmoins suivies avec beaucoup d'attention par ces partisans secrets d'une revanche chrétienne: c'est pourquoi les „Annales“ citées mentionnent le pardon accordé après Varna par le Sultan vainqueur au prince valaque Vlad Dracul, la participation de son successeur Dan à la bataille de 1448, dans laquelle Jean Hunyadi, gouverneur de la Hongrie, fut battu, pour être retenu ensuite par le despote. La vie du héros chrétien, un Roumain d'origine, fils de paysan transylvain, que Georges Brancovitsch aurait voulu noyer, fut sauvée, d'après la version ragusane, par l'ambassadeur de la République, se trouvant en ce moment à la Cour de Semendrie, et par un Ragusan, Pascal de Sörgo, qui était tschéonik de ce prince¹. Les fils de Hunyadi, dont le futur roi Matthias, auraient été retenus comme otages dans cette même ville.

Il était donc bien naturel que Dan, un des vaincus, qui, effrayé par le trop grand bonheur des Turcs, bien que, comme connaisseur des circonstances, il sût bien que „la paix achetée à prix d'argent produit ordinairement l'esclavage“, tendant à se réconcilier, comme son prédécesseur, avec les vainqueurs, eût envoyé à Raguse son ambassadeur pour obtenir l'intervention en sa faveur de la République, qui, cette fois aussi, avait hésité dans sa fidélité à l'égard du Sultan². Cet ambassadeur, Murgul, — et à Raguse on était assez habitué aux noms roumains pour pouvoir bien rendre son nom — présente au gouvernement ragusain des „mémoires“ (**le memorie di Murgul, suo oratore**) pour servir aux envoyés de Raguse auprès de Mohammed II³. Il promettait de recommencer à payer le tribut⁴. Et il obtint sa grâce.

Les renseignements que donne Luccari sur les premiers princes de la Valachie n'appartiennent pas cependant à ce moment des

¹ P. 163. Sur Pascal de Sörgo, qui avait cette qualité dès 1445, *Notes et extraits*, II, p. 412. Le même document mentionne aussi l'ambassadeur, Damien des Zorzi. Cf. aussi pp. 415, 419. En 1449 de nouveau, *ibid.*, pp. 431, 445, 453.

² En 1447 il était question de secourir Hunyadi s'il part en guerre de nouveau; *Notes et extraits*, II, p. 423 note 2.

³ *Ibid.*

⁴ *Obbligandosi all'imposizione del tributo*; *ibid.*, pp. 415, 419. En 1449 de nouveau; *ibid.*

relations entre les Roumains et Raguse; ils ne datent, ainsi qu'on le verra — de même que ceux qui concernent la Moldavie — que de la fin du XVI-e siècle¹.

III.

Pendant ce XVI-e siècle, comme aucune guerre ne trouble plus la péninsule des Balkans, réunie définitivement sous le glaive des Turcs, le commerce de Raguse peut s'étendre librement dans toutes les provinces qui la composent et passer même le Danube, chez les tributaires du même „Grand-Turc“, devenu un „empereur“ respecté pour les marchands de l'Adriatique. Lorsque le riche prince valaque Neagoe (Basarab), fondateur du beau monument d'Argeş et un des plus grands protecteurs des arts dans l'Orient chrétien au commencement du XVI-e siècle, voulut envoyer pour les besoins luxueux de sa Cour un ambassadeur à Venise, il choisit un Ragusan qui était son propre médecin et *cirico*, le chirurgien Jérôme Matievich. Il arriva dans sa patrie, apportant aux recteurs le présent d'un cheval, en décembre 1517, et y revint, chevalier de Venise, revêtu de brocart d'or, au mois d'avril de l'année suivante².

On trouve un peu partout leur colonies: à Constantinople même, où, à côté des Babali, dont André, vers 1570, prospère, la Maison des Gajani, Benedetto, son chef, ayant comme facteur à Venise son frère Dominique (1567-1577). „Ce sont de bonnes gens“, assure la soeur, vivant dans l'île de Murano, de la princesse de Valachie, dans le pays de laquelle ces banquiers avaient des intérêts³. Puis à Andrinople, à Sofia, à Niche, à Belgrade, où ils avaient „les meilleures boutiques“ et un prédicateur catholique prenait soin de leurs intérêts spirituels. Toute une colonie vivait à Timișoara--Temesvár vers 1550, ayant une école, de langue italienne et slavone, sans doute⁴. Silistrie abritait la maison de banque des Luccari. Secondo y était considéré comme

¹ Plus loin, après 1453, mention d'une invasion de Tatars à travers la Moldavie au-delà du Danube, „con li cuoi cuciti insieme e con utri pieni di vento“; p. 177.

² *Arhiva societății științifice și literare din Iași*, IX, p. 67.

³ Nos *Contribuțiuni la istoria Românilor*, dans les „Annales de l'Académie Roumaine“ XVIII, p. 10.

⁴ D'après Gerlach, *Tagebuch*, et Fermendzin, dans les „Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium“, pp. 320-321, *ibid.*, pp. 38-38.

un personnage très riche; on l'appelait beizadé, „fils de prince“, alors que Jacques des Luccari habitait Constantinople. Un Jean des Luccari, un François de Jean Mango, un Apostolo di Raso, un Dimitri Seradura, un Michele di Longo, un Stanga, un Brali, un des Babali¹ sont employés dans leurs affaires, qui s'étendaient jusqu'à Venise. Plus tard, Secondo se ruina; il partit pour Raguse, emportant de l'argent, 20.000 ducats, et des objets précieux appartenant à la famille régnante en Valachie, et il dut subir la honte d'un procès au cours duquel la princesse de Bucarest était représentée, avec énergie, par un Chiote du nom de Michali, qui fut plus tard un grand guerrier, le Ban Mihalcea, à côté du prince Michel-le-Brave, conquérant, en 1599, de la Transylvanie².

Comme au XIV-e et XV-e siècles, les négociants, les banquiers ragusains servaient en même temps, bien que l'importance politique de leur petite patrie eût entièrement disparu, d'informateurs, d'agents, sinon d'espions, des Puissances chrétiennes intéressées à Constantinople et dans les Balkans. Des 1554 un Luc, un Jean di Rado, un Rado Sorgallo étaient à la solde de l'empereur chrétien, alors qu'un de leurs compatriotes recueillait en Hongrie des renseignements pour le Sultan Soliman (1562). Vers la fin du siècle on trouve chargés des missions de confiance de la part des Impériaux Aloisio Radibratti, Carlo et Giambattista Magno, Marco Iovan Dobrovnichi, Paul Giorgio, Grégoire le Ragusan³.

Le 8 avril 1581 se trouvait à Raguse un beau jeune homme roumain, aux longs cheveux noirs, aux doux yeux de séduction, au langage élégant et fleuri, courtisan de Henri III à Paris, auteur de vers italiens, qui, rappelant ses longues souffrances en Asie lointaine, lieu de son exil, et invoquant ses droits au trône de Valachie, se rendait à Constantinople, avec des lettres du roi de France, pour être installé dans son héritage. Il s'appelait Pierre, venait de Venise, où il avait brillé, emprunté, dissipé, et devant le Conseil de Raguse il parlait de son père Pierre-le-Bon, de son grand-père, le Calogero, Radu le Moine, de ce qu'il ambitionnait et de ce qu'il saurait assurer à ceux qui le soutiendraient dans sa luxueuse détresse vagabonde. Les Annales de Luccari mentionnent son passage.

¹ *Ibid.*, pp. 43-44, 48, 50, 53, 86.

² *Ibid.*, pp. 44 et suiv., 56-57.

³ *Ibid.*, *passim*.

La présence à Murano de cette Mariora (en roumain Mărioara) Adorno Vallarga, dont le mari avait appartenu à une famille ducale de Gênes et qui avait pris, comme veuve, le voile dans le monastère de S. Maffio, où elle fit élever un autel aux frais de sa soeur, la princesse Catherine, et de son neveu, le prince régnant. Mihnea, en y faisant inscrire que la Valachie est une „colonie romaine“ (**romana colonia**), la nécessité d'entretenir des rapports familiaux entre Venise et Bucarest, rendit plus nombreux les rapports entre Raguse et les pays roumains et donna l'occasion d'en connaître jusqu'aux détails les plus humbles.

De même qu'un Gaspar Mazza (1590-1593)¹, qu'un Pascal Dabri, Mariora envoie en Valachie, dès 1585, avec une chaleureuse recommandation, Zuan ou Giovanni des Marini Poli. „Il sera bien accueilli et honoré“, écrit Catherine, „par Ma Seigneurie et par les boïars de ma Cour, par considération et par amour pour vous“².“ Après quelque temps il épousait la fille d'une des demi-soeurs d'origine levantine de la princesse, cette Prepia (d'Euprepeia, „la joile“), qui portait aussi le sévère nom biblique d'Esther. Pascal, frère de Giovanni, pour les Roumains: Giva, se rendit dans ce même pays de carrière en 1587.

Dans son rapport fait à la nonne de Murano, il parle de son voyage par Séraïévo et Gabella, de sa crainte d'être arrêté par les Uscoques, de son arrivée sur le Danube, à Vidine, de son passage en Valachie. „Le pays est plus beau que je ne le croyais et très grand, car il me faut faire d'ici (de Vidine) jusqu'à Bucarest toute une semaine, rien qu'à travers le pays abondant par nature et riche, bien qu'un peu épuisé par les changements des princes; mais néanmoins il est très bon et beau“³.

Il fut bien reçu, en plein conseil, comme un vrai ambassadeur, le prince, le **Domn**, se levant à son approche. Parmi les boïars se trouvait Giovanni, revêtu de brocart et jouant le rôle d'un proche parent de la dynastie. En tant que marchand expérimenté on le faisait circuler à travers les plaines valaques pour recueillir la dîme du miel, et il en revenait brisé, malade de la fièvre. Quant à Prépia, „elle est la plus sage de la famille et la mieux vue par la princesse et le prince“. Pascal, en agent

¹ *Ibid.*, pp. 95, 103.

² *Ibid.*, p. 64.

³ *Ibid.*, pp. 72, 77, 61. Cf. p. 64.

de commerce routiné, regrettait seulement que les deux, le mari et la femme, étant trop discrets, n'employassent pas tout leur crédit dans leur propre intérêt¹.

Mais la Cour commençait à être fatiguée de tous ces étrangers qui apportaient de douces paroles de recommandation de la part d'une parente pauvre qui était elle-même à charge. On commença à faire aigre figure à ces intrus. Pascal se plaint que la princesse est „terrible e colerica“. Giovanni lui-même serait trop dépensier. Bref, dans l'absence de ce plus actif et plus entendu des deux frères, qui après avoir été employé contre Pierre, dit Cercel („Boucle d'oreilles“), revenu à l'assaut, se rendit en Moldavie et en Pologne (1589), „le prince prit Prepia des côtés de Giovanni et le Patriarche (le Métropolit) les a séparés. Giovanni quittera le pays².“

Mais cette disgrâce ne devait pas éloigner les Ragusains de ces pays roumains dont ils venaient d'apprécier les avantages. C'est à cette époque, dit le chroniqueur Luccari, qui dédie son ouvrage à André Babali, que „les Ragusains commencèrent à trafiquer dans ces pays lointains“. On arrivait à connaître par le récit de ces voyageurs et marchands, même par des brins de chronique en slavon, les origines des deux principautés, „royaumes“ dans leur esprit, et pour la Moldavie on tirait même des listes indigènes la date même où fut fondé l'État³. Comme le prince moldave, Pierre-le-Boiteux, était le propre frère d'Alexandre, père du jeune Mihnea, il accueillit en protecteur les deux frères, et Jean s'associa à Domenico di Giorgio pour devenir le fermier des douanes du pays⁴: un long procès résulta de ce contrat. Et ils n'étaient pas les seuls à travailler dans le pays, car on y trouve au 1594 un Giacomo Magni, de même origine⁵.

En ce moment la croisade initiée, encouragée et soutenue par le Pape Clément VIII, qui rêvait de transformer la Constantinople païenne dans une „Clémentine“ catholique et faisait accourir Français et Toscans, Cosaques et Roumains sous les drapeaux de Rodolphe II et du prince de Transylvanie Sigis-

¹ *Ibid.*, p. 77 et suiv.

² *Ibid.*, pp., 93-94, 95-96.

³ *Annali*, pp. 82-83, 178.

⁴ Hurmuzaki, XI et XII, *passim*.

⁵ Hurmuzaki, IV², pp. 183-185.

mond Báthory, élève des Jésuites, ouvrait aux Ragusains, profonds connaisseurs de ces pays, d'autres perspectives dans le domaine politique. Les deux amis de Matoria Adorno Valarga deviennent à côté de leurs compatriotes déjà mentionnés des agents permanents de la politique impériale. Leur correspondance, en mauvais italien, écrit d'une façon affreuse, est une des plus importantes sources pour l'histoire de Michel-le-Brave, comme prince de la Valachie, comme maître de la Transylvanie conquise sur les Báthory.

Et, en même temps, un des plus hardis auxiliaires militaires de ce prince, Déli-Marco, dont on connaît les exploits, était, d'après Luccari, un natif de Canale, du Konavlié ragusan, et des éléments pris dans la même région l'accompagnaient².

IV.

Ce n'est pas la dernière fois que des Ragusains combattirent en terre roumaine. Lorsqu'un Morlaque, des colonies établies en Croatie, Gaspar Gratiāni, devint prince de Moldavie pour risquer, en 1620, l'aventure d'une révolte contre les Turcs, aux côtés des Polonais, cet aventurier, qui employait un Georges des Gradi, de Raguse, pour racheter des captifs chrétiens en Italie, appela à son service Marino des Resti, qui avait déjà servi Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, et en fit son „capitaine général“². On ignore s'il a survécu à la catastrophe de son maître et ami.

Puis, au cours du XVII-e siècle, comme auparavant, les marchands de Raguse ne manquèrent pas au milieu de la colonie catholique dans les principaux centres de commerce des Roumains. Presque chaque visiteur apostolique les mentionne. Le nom de „Latins“, de „Francs“ arrive à leur être donné de préférence.

Et nous finirons par faire observer que l'esprit chrétien des Ragusans, qui se manifeste dans cette „Osmanide“ slave du poète Gundulich, lequel, après la mort tragique de Gaspar, n'oublie pas son entreprise, devait exercer une dernière influence sur les

¹ P. 252: „Altri due pur di Canale“.

² „Annales de l'Académie Roumaine“, XXI, p. 45.

Roumains. En 1711, au moment où le savant prince de Moldavie Démétrius Cantemir risqua l'alliance, qui devait être fatale à sa carrière politique, avec le Tzar Pierre, celui qui lui donna avec plus d'autorité, parmi les étrangers, des conseils dans ce sens fut le „signor“ Sabbas de Raguse, „Rogojinski“ pour le chroniqueur moldave contemporain, Jean Neculce¹.

C'était la même politique qui assurait à Jean Hunyadi, au XV^e siècle, les sympathies opiniâtres des riches Ragusains, desireux du triomphe de la chrétienté, à laquelle, seuls parmi la noblesse slave de l'Occident balcanique, ils surent, à force d'intelligence et d'argent, rester fidèles.

N. Iorga.

Les origines de l'art populaire roumain

communication faite au congrès d'histoire de Bruxelles

I.

Avant de fixer les lignes caractéristiques de l'art populaire roumain dans les différents domaines qui le composent une question, particulièrement intéressante pour cet art, étant données les conditions spéciales de son développement, se pose : quelle est la définition même de l'art populaire ?

Dans une maison paysanne — car presque tout art populaire est un art paysan — on voit des colonnes de bois soutenant le toit et ces colonnes ont des chapiteaux sculptés ; l'enduit qui recouvre le mur d'en face porte l'empreinte de clichés en bois lui donnant différentes représentations de feuilles, de fleurs, d'oiseaux, de lignes entrelacées. Les femmes qui sortent par la porte contournée de ces ornements ont des vêtements d'un goût très fin, parfois exquis, dans le tissu desquels le rouge, l'or se mêlent dans une polychromie triomphante ; un long voile couvre la tête et descend sur les épaules.

Tout ce travail est fait par l'agriculteur propriétaire de cette habitation et par sa femme, qui emploie les longues veillées de l'hiver à ces ouvrages délicats destinés à passer d'une génération à l'autre pour faire la gloire des fêtes de l'église, des réjouissances de famille.

¹ Kogălniceanu, *Letopisiți*, II.

Peut-on dire que c'est un art populaire ou plutôt : un art entièrement populaire ?

Quiconque est informé sur le passé des Roumains, quiconque a traversé leur pays pour reconnaître et admirer les centaines d'églises qui en font le principal ornement, vrais musées d'un art original, se rend compte que ces chapiteaux en bois imitent dans leurs sculptures les beaux chapiteaux en pierre qui distinguent les églises valaques de la fin du XVII-e et d'une grande partie du XVIII-e siècle ; ces empreintes sur l'enduit frais tendent à reproduire humblement les sculptures qui décorent les façades des mêmes églises et qui donnent un cadre gracieux à toutes les fenêtres latérales. La comparaison, facile à faire, en raison du grand nombre des modèles, est concluante. Même, comme il y a eu, un peu avant et un peu après 1700, la coutume, importée de Constantinople et de l'Orient musulman, turc et persan, de donner aux murs intérieurs des palais princiers, des maisons de boyars, aux murs extérieurs de telle église comme à Fundeni Doamnei près de Bucarest, une décoration de branches, de fleurs, de roses épanouies, de tulipes, de lampes suspendues, de paons affrontés, imprimée sur le stuc, les imitations paysannes ont suivi cet exemple.

Les costumes de femmes qui se distinguent par l'éclat du rouge et la pompe abondante des ors appartiennent à une seule région, celle du district valaque montagneux d'Argeş et des vallées voisines du Muscel. Or c'est là que pendant presque un siècle a eu sa capitale cette dynastie, mêlant pour son prestige les souvenirs byzantins aux influences occidentales, dont on a trouvé tout récemment les tombeaux contenant encore attachés aux corps des restes de pourpre et des bijoux d'or. Il faut admettre que les paysans se sont inspirés de ce luxe développé sous leurs yeux et qu'ils en ont emprunté certains caractères. J'ai constaté plus récemment que dans le petit village de Valea Danului, en amont de Argeş, les femmes portent encore des deux côtés de la tête, recouvrant les oreilles, des bandes de fine toile blanche correspondant à celles qu'on observe dans l'Église Princière d'Argeş même et dans tels portraits de princesses appartenant au XV-e et au commencement du XVI-e siècles.

Il y a ici un art *popularisé*, réduit aux proportions que peuvent lui donner les masses rurales, réalisé par les simples

moyens qu'elles ont à leur disposition. Très intéressant, il mérite d'être étudié. On a donné jadis un album comprenant les maisons de la région de Salzburg et du Voralberg, on annonce en Pologne une collection des gravures populaires qui présentent une expression et des attitudes, parfois un groupement original correspondant à l'âme populaire, mais qui ont été travaillées par des paysans ayant dans leur mémoire ou devant leurs yeux des tableaux d'église se trouvant dans les villes ou en venant. Mais ce qui mérite une attention toute particulière ce sont les manifestations de cette âme populaire. Celles qui sont primitives, originales, non influencées, dont est parti souvent l'art cultivé, celles qui l'ont maintes fois influencé, celles qui ont résisté pendant des siècles à la concurrence des produits d'une technique supérieure. Car, en dehors de leur charme original, ces manifestations seules sont capables de nous donner des renseignements précieux sur les origines nationales et les rapports les plus anciens entre les différentes civilisations populaires. Elles peuvent servir donc à donner la solution aux problèmes les plus ardues des époques les plus obscures. De grands chapitres d'histoire inconnue par ailleurs ou à peine éclairés par des hypothèses ethnographiques deviennent intelligibles dans ces naïves formules d'art.

II.

Les Roumains, sans distinction de province, mais surtout ceux de la rive gauche du Danube, dans ce qu'on appelle l'Ancien Royaume (Moldavie et Valachie), de même qu'en Transylvanie, dans le Banat, dans les régions dirigées vers la Tisa (Theiss) en Bucovine et en Bessarabie, parties détachées de l'ancienne Moldavie intégrale, aussi bien que dans la Dobrogea, entre le Bas Danube et la Mer Noire, présentent leur art populaire, leur ancien art populaire, archaïque, initial, original dans les domaines suivants :

Dans le vêtement, surtout dans celui des femmes : chemises brodées, tabliers formés de plusieurs bandes polychromes, ornés de dessins variés en relief, jaquettes de cuir portant des ornements cousus (pour hommes et femmes), larges ceintures de cuir, ornées de la même façon, essuie-mains, tissus servant à supporter et à entourer les images saintes, draps de lit aux

bords ornementés, mouchoirs qu'on porte attachés à la ceinture et que les jeunes filles donnent aux gars qu'elles distinguent;

Il est mentionné pour le costume des femmes dans le voyage fait à travers la Moldavie vers la fin du XVI-e siècle par François Pavie, baron de Fourquevaux¹. Des planches dessinées en Transylvanie au XVII-e siècle le présentent pour cette province. Tel voyageur étranger du commencement du XIX-e, comme le Hongrois Karaczay, en donne des spécimens pour la Moldavie montagnaise.

Des albums comme ceux de M-mes Minerva Cosma, Cornescu et Brătianu, de M. Comşa pour les tissus et les broderies—, on a un autre du même pour les sculptures—en bois en donnent aujourd'hui un grand nombre de reproductions et, tout récemment, M. G. Oprescu a essayé d'en fixer les catégories.

Dans la dentelle, qui demande encore une étude attentive des motifs et des procédés;

Dans le tapis, aussi bien dans celui qu'on foule aux pieds que dans celui qui recouvre le mur;

Dans l'ornementation des oeufs de Pâques, sur lesquels des mains expérimentées et particulièrement agiles dessinent rapidement avec un pinceau mouillé dans de la cire fondue des figures qui plus tard, lorsque l'oeuf sera teint en rouge, en bleu, en vert, en lilas, en jaune, seront laissées libres en écartant cette couverture provisoire;

Dans les proportions des maisons aux toits de bardeaux, aux balustrades en bois, aux escaliers obliques;

Dans la sculpture des croix de grand chemin, des portes cochères, des portes d'appartement, des colonnes du véranda, des barrières et des enceintes, des chaises, des cuillers, des étagères pour la vaisselle, des quenouilles, des houlettes, des formes pour le beurre.

La sculpture en pierre manque : on employait pour les églises (colonnes, encadrement des portes et fenêtres, escaliers) parfois des étrangers, des Tchèques du XV-e siècle, des Dalmates qu'on peut soupçonner au XVI-e; des maîtres transylvains et balcaniques se rencontrent à côté des indigènes au XVIII-e. Quant au travail des métaux, on s'adressait aux Saxons de Tran-

¹ No 3. *Actes et fragments*, I.

sylvanie, après la fin de la grande école monacale en Moldavie: il ne sera pas inutile de mentionner que, mille ans auparavant, la Vie de S. Séverin nous fait connaître dans le Norique, où les *Romani* n'étaient pas admis à ce métier, des *aurifices* barbares travaillant pour les rois germaniques des environs.

Dans la céramique populaire envahie bientôt, surtout en Transylvanie, par le style occidental.

Dans tous ces domaines, il n'y a pas toujours, pour les deux premières catégories, la même chromatique. A côté de la région du rouge et des ors on a dans le district de Vâlcea et dans celui de Sibiu en Transylvanie le blanc et le noir, plus loin vers l'Ouest des couleurs mélangées par petites taches et par points menus et le Banat, influencé par les Turcs d'Orșova et de la Serbie voisine reviendra à la profusion de l'or sur les tabliers ayant au-dessous de la riche bande qui orne la taille de longues franges rouges retombant sur le blanc du jupon ou, primitivement, de la chemise. Les districts de l'Est valaque mettent de la discrétion dans les couleurs vives. En Moldavie montagnaise on observe ce même caractère de mesure dans les tons. Dans les tapis, au lieu du rouge de l'Olténie ou du district d'Argeș, on aura des jaunes pâles, des verts faibles, un peu de rose fané en Moldavie, pour qu'en Bucovine, en Bessarab éclate le bleu, d'une note sobre et sévère.

Les représentations mêmes auxquelles on s'attache varient. Dans tel groupe de vallées on n'a que la feuille ou la fleur, surtout telle feuille, telle fleur; l'épi d'un district s'oppose aux aiguilles de pin de l'autre; dans certaines provinces seules apparaîtra l'oiseau, l'animal ou la figure humaine elle-même, parfois avec les caprices de la mode, rendus d'une façon assez curieuse.

Ajoutons que le tablier effiloché du Banat, la courte jupe ronde plissée du district de Mehedinți, les deux tabliers de face et de dos de la Valachie, le tablier unique entourant étroitement le corps en Moldavie représentent aussi des formes différentes formes du vêtement.

Mais il y a quelque chose d'unitaire dans tous ces produits de l'art populaire; c'est, dans l'ornementation, *la réduction de tout ce que prétendent représenter ces figures schématiques à des constrictions linéaires, à des notations abstraites.* Des

triangles, des rhombes, des lignes obliques parallèles, des croix servant à rendre tout ce qui se présente aux regards de l'artiste naïf.

Ces formes portent, surtout pour les femmes qui tissent ou qui ornent les oeufs, des noms poétiques, ramenant la figure à l'objet type de la nature végétale ou à l'exemplaire de la vie animale auxquels il paraît ressembler le plus. M-lle Miller-Verghi, dans sa «Collection de dessins ancestraux» (très mélangés et parfois incorrectement coloriés), M. G. Opreșcu, dans son livre récent, destiné à initier dans le vaste domaine de l'art populaire, dans lequel il essaie des divisions et tente des caractéristiques, renseignent en quelque sorte sur ce point. On aura : la croix, le chemin perdu, la feuille du cerisier, les clous de girofle, les glands, les étoiles, la libellule, qui est pour le Roumain «le cheval du diable» (Miller-Verghi, p. 41 et suiv.), le fer de la charrue, la grenouille, les pattes de l'oie, les escargots, l'échelle du chat, l'aile du vautour, le bras de l'estropié, la crosse du prêtre, la ceinture du berger, la petite veilleuse, la besace, la besace du berger, le hameçon, le traîneau, la balançoire, le hameçon, etc.

III.

Si on compare ce style unique, qui arrive à rendre un oiseau, un chien, un cheval, un boïar du XVIII^e siècle, avec sa longue robe à la turque, une femme portant le parasol d'une ère nouvelle par la même combinaison de carrés et de rhombes, avec d'autres styles populaires, on peut arriver sans doute à constater des similitudes, réelles ou imaginaires, avec la manière dont les Caraïbes ornent leur vêtements et leurs outils. Je dirai même que tel tissu retiré des hypogées de l'Égypte ou des tombeaux qui renferment les bizarres momies de l'ancien Mexique ressemble sous certains rapports, très sensibles au premier coup d'oeil, aux produits similaires de l'art populaire roumain.

Mais la similitude est frappante si on considère l'art des villages dans les pays voisins du territoire roumain. Le costume du Banat se retrouve dans l'ancienne raïa turque de la Serbie; le tablier de Mehedinți avance au-delà du Danube jusque bien loin dans le royaume voisin et il se relie à celui de l'Albanie et

de la Macédoine ; on distingue difficilement, — si on ne tient pas compte des finesses du goût, qui manquent parfois au-delà du Danube, — entre un costume de la plaine valaque et celui qu'offre la Bulgarie jusqu'au Balcan. La Grèce elle-même, qui a les mêmes sandales, la même chemise flottante et dans le fez une variante en drap rouge du bonnet de poil blanc, gris ou noir des pays slaves et roumains, n'est pas étrangère à cet art.

D'un autre côté le paysan *székler* de Transylvanie s'habille comme le Roumain son voisin et, en partie, comme les Balcaniques eux-mêmes. Le vêtement du «Saxon», venu d'une «Flandre» qui est sur la Moselle, a des éléments du même caractère. Les jeunes Hongroises des colonies dans les montagnes moldaves ont conservé le costume aux longs voiles, placés sur un échafaudage spécial, que les Roumains ont abandonné, et on le retrouve aussi chez les jeunes Ruthènes de la Bucovine, des régions ukrainiennes voisines.

L'ornement se maintient le même, dans ses lignes essentielles, d'un des domaines mentionnés plus haut à l'autre. L'étude comparative du tapis surtout est particulièrement instructive. Sauf la chromatique et certains détails qui permettent de reconnaître la province, il est le même en Roumanie, en Ukraine — la commission autrichienne fonctionnant en Bucovine pouvait à peine faire des distinctions basées sur le degré de goût dont feraient preuves les deux nations ; et il en est de même en Bessarabie, où un album correspondant a été publié avant la guerre —, le caractère des dessins est le même : *schématisé, linéaire, géométrique, abstrait*.

Quelle peut être la conclusion ?

Celle-ci s'impose : *qu'un état d'âme identique chez un groupe de populations faisant partie de la même race a pu créer ce type que les siècles n'ont pas réussi à changer et les frontières à différencier essentiellement.*

Or cette race on la connaît.

De beaucoup antérieure aux infiltrations slaves ou magyares, même à la colonisation et à la domination romaine, elle a dominé du fond des Carpathes jusque dans les vallées de l'Anatolie et aux gorges du Caucase.

Ce sont les Thraco-Illyriens, surtout les Thraces, plus nom-

breux, plus capables de résister, mieux doués pour produire et développer une civilisation.

Leur caractère se reconnaît même à une époque très lointaine de l'antiquité. Les Héraclides de la légende, les Doriens des philologues et des archéologues, venant du Nord, devaient participer aux influences au moins de cette race, si on ne veut pas les confondre, aux origines, avec elle. A leur arrivée, une civilisation artistique de libres réalisations, d'imitation joyeuse de la nature entière dans l'infinité de ses lignes et la splendeur de ses couleurs, cette civilisation de Crète, d'une «modernité» si expressive, qui avait passé de l'émail des palais à la terre-cuite des vases, est remplacée momentanément et sur ces territoires déterminés par des formules abstraites, par des réductions linéaires, comme on les voit sur les vases du cimetière athénien de Dipyle. Les mettre en regard de l'art populaire que nous avons esquissé c'est faire voir leur unité d'inspiration, leur commune origine de psychologie populaire. Lorsque l'art grec a dépassé ce stade, quelque chose en resta pour mettre un frein à l'ancienne imagination largement créatrice.

Mais le but de cette communication s'arrête ici, avec cette hypothèse qui n'a pas cherché les faits pour s'y appuyer, mais qui, toute hardie qu'elle puisse paraître, n'est que le reflet naturel des faits dûment observés et rapprochés pour s'expliquer d'eux-mêmes.

N. Iorga.

L'ornementation du vieux livre roumain

communication faite au congrès des bibliographes et bibliophiles à Paris

L'imprimerie roumaine commence dans la principauté de Valachie en 1508, par des ouvrages religieux, des livres saints en langue slavone, liturgique pour les pays de la rive gauche du Danube aussi bien que pour ceux de la rive droite.

Son introducteur fut un moine monténégrin, Macarius, devenu plus tard Métropolitte de son pays d'adoption, qui était relié étroitement, par des souvenirs historiques aussi bien que par des liens dynastiques, plus anciens ou tout récents, avec la race serbe. Ce Slave des Balkans, qui avait vécu dans le pays des Tschernoévitch, sur le littoral de l'Adriatique, avait

passé quelque temps, comme tant de ces Schiavoni, de ces Esclavons, à Venise, dont M. Horatio Brown a exposé les mérites pour les progrès et la diffusion de l'art typographique à cette époque.

On ne pouvait pas cependant venir de la ville des Bellini sans en rapporter des tendances artistiques. Macarius chercha donc à donner aux produits d'une presse toute simple, dont il était presque le seul ouvrier, des ornements liminaires. Le Liturgiaire de 1508 en porte plusieurs, appartenant à trois seuls modèles. En plus les initiales sont ornées.

Où a-t-il pu en trouver l'inspiration ? Les manuscrits byzantins et slavo-byzantins avaient, au XIV-e siècle au moins, des frontispices composés de lignes entrelacées, que terminaient des fleurs d'acanthé, des croix, des coulonnes, d'un noble style, capable de variantes infinies dans son tissu compliqué. D'après cette tradition artistique, la Moldavie avait donné pendant tout le siècle suivant une série entière de splendides manuscrits sur parchemin avec des en-tête aux couleurs variés, mélangeant le rouge, le bleu, le vert, l'or. On s'en servit pour les bois destinés à orner les premiers livres imprimés, qu'il fallait, ici comme ailleurs, rendre semblables, autant que cela se pouvait, aux manuscrits dont on avait l'habitude. A côté de ces frontispices en noir, les initiales formées de lignes du même caractère sont imprimées, comme les titres aussi, en rouge clair. En fait d'innovation, il n'y a que les armes de la Valachie ou de la Moldavie intercalées au beau milieu des entrelacs. Et il y a aussi des initiales d'une toute autre forme, aux simples lignes noires, à peine ornées de traits fugitifs. Il paraît donc que, lorsque le manuscrit modèle ne donnait rien, l'imprimeur recourait à sa fantaisie propre, beaucoup moins riche.

L'Évangélaire de 1512 complique ces éléments de base. Les lignes du frontispice sont parfois d'un mouvement plus rapide, parfois elles contiennent à l'intérieur même la fleur caractéristique de la ronce ; des couronnes qui flanquent le carré, surgit la même fleur. L'emblème de la Valachie se dessine en noir, simple et élégante : le corbeau. En même temps que les initiales du type connu on a des bois liminaires contenant dans un rond d'entrelacs la même couronne pareille à celle que portaient les princes sur les fresques des églises bâties par eux

d'un bout du pays à l'autre. Des frontispices plus simples compris dans un rectangle prolongé montrent bien leur origine occidentale. Le double caractère des initiales se maintient.

Ces moyens de décoration, jusqu'au corbeau valaque, se retrouveront dans l'Évangélaire imprimé à Belgrade en 1552. Une tradition s'était déjà formée, bien qu'encore imprécise sur certains points. Elle se développe parallèlement au style des manuscrits dont tel, contenant les Liturgies, présente des figures comme celle de S. Jean Chrysostôme écrivant sur son pupitre et l'ornementation des frontispices est prolongée aussi en bas des pages¹. Il est possible qu'un apprenti de Macarius soit revenu en pays serbe avec cette récolte d'art empruntée aux pays roumains.

L'impression des livres d'église reprend seulement en 1545, par les travaux du moine Moïse, qui emploie les matrices du Serbe Démètre Lioubavitsch, sur lequel les renseignements manquent. Mais cette fois l'illustrateur ne donne qu'une imitation gauche, lourde, des travaux antérieurs. On se demande si Démètre «neveu de Bojidar» — le Serbe éditeur de livres slaves à Venise — qui imprime en 1547 n'est pas le même que Lioubavitsch. Aucun progrès sur l'ouvrage précédent. On arrivera à des formes totalement dégénérées et contaminées des ornements roumains, comme dans le livre décrit par Bianu et Hodoș, dans la *Bibliografia română*, I, pp. 101-102.

Le frontispice aux armes de la Valachie de 1512 est repris, de même que d'autres thèmes de l'époque, dans un curieux Triode-Penticostaire dont les initiales sont latines et du plus pur vénitien. Cet ouvrage, d'environ 1550,—cependant les lignes entremêlées, plusieurs fois rompues, dudit frontispice sont de beaucoup inférieures à celles qu'on observe dans la publication parue à Belgrade en 1552 —, n'a que des initiales purement vénitiennes. Ce qui le distingue est le grand nombre de planches représentant des scènes évangéliques. Il y a dans le mouvement un courant occidental, mais dans la scène de la Mise au Tombeau on ne pourra rien signaler qui ne corresponde aux souvenirs de l'Orient byzantin, slave ou roumain; le groupe-

Collection du père Partenie à Râmnicul-Vâlci. Cf. la planche serbe de l'Album de Spassoff, *L'ornement slave et oriental* (Péttersbourg 1837).

ment des figures, leurs attitudes appartiennent aux formules d'art qui sont exprimées dans les épitaphes de ces pays, au XV-e siècle.

Je risquerais une hypothèse. Vers 1570-1590 le prince de Valachie, Mihnea, fils de la Levantine Catherine, avait à Venise comme représentante de ses intérêts la nonne Mărioara Adorno-Vallarga, veuve d'un noble génois, laquelle était soeur de cette princesse de Bucarest. Elle a fait élever à la mémoire de son neveu un autel dans le petit couvent de San-Maffio de Murano, où elle résidait. Ne serait-ce pas à elle qu'aurait été due l'impression, à *Venise même*, avec des bois copiés ou imités sur des publications ou des icônes plus anciennes, de ce livre destiné à clôturer la série des ouvrages dont l'Église orientale avait besoin pour ses services? On sait que Mihnea commandait des livres en Transylvanie.

Déjà en 1561 on avait copié plus maladroitement encore le frontispice de 1512 dans le premier livre imprimé à Kronstadt-Braşov, en Transylvanie, par le diacre Coresi. Celui au corbeau en noir revient dans l'Octoïque de 1574, l'autre à l'oiseau à peine visible dans celui de 1575. Rien n'est ajouté dans cette longue série d'éditions que le «chrysobulle», les armes de la Valachie, dans une couronne de lauriers, l'oiseau héraldique levant une patte pour marcher, geste tout à fait nouveau (Octoïques de 1574 et 1575). Plus tard s'ajouteront de petits frontispices allemands, portant d'autres blasons, bien entendu, que ceux de la Valachie. On essaiera même, comme en 1578, d'y intercaler le corbeau la patte levée, de petites dimensions. Il est visible que ceux qui travaillent sont des ouvriers saxons n'ayant pas l'intelligence de cet art. L'Évangile expliqué de 1581 aura même une grande planche en style de la Renaissance aux armes du juge de Kronstadt-Braşov, tout en conservant les seules lettres ornées.

II.

L'ornement de la Renaissance devait se combiner avec les normes byzantines ailleurs: en Ukraine. Il en revint au moment où la munificence du prince valaque Mathieu Basarab et du prince moldave Basile Lupu envers toutes les Églises d'Orient ouvre une nouvelle série de publications roumaines, à partir de 1636

Il ne s'agit pas cependant d'une simple importation étrangère, car celui qui réalisa cette synthèse, répandue ensuite dans les pays roumains, n'est que Pierre Movilă, fils du prince moldave Siméon, neveu d'un autre prince de la même Moldavie, Jérémie, élève peut-être du grand calligraphe roumain Anastase Crîmca, Métropolitain de Suceava, ce Pierre qui, devant renoncer au trône, devint hégoumène de la célèbre communauté de la Pétschersca à Kiev, puis archevêque de ce diocèse et défenseur de l'orthodoxie contre l'intrusion catholique polonaise.

Cette fois par l'œuvre des imprimeurs russes, si on a des feuilles d'acanthé, avec des fruits du grenadier, rappelant vaguement les anciens frontispices, d'autres en-tête présentent des têtes humaines, des lions, des dessins vagues. Des chérubins figurèrent dans les culs-de-lampe de Transylvanie, où l'ancien ornement est à peine reconnaissable. Les armes même de la Valachie montrent une main étrangère. Des planches réalistes, comme le fils prodigue au milieu des cochons, le même devant le champ labouré, dans l'Évangile expliqué de 1641, ont une note de réalisme qui n'appartient pas à la tradition de l'Orient roumain, qui ne l'acceptera pas. Ensuite dans la scène de la Dormition de la Vierge j'ai reconnu même trois lettres latines sur les quatre, qui abrègent le titre de cette façon: Ad. M. D. (*Adormirea Maicii Domnului*). Le nom de l'archimandrite Jean est donné en lettres latines dans le Liturgiaire de 1646. On pourrait soupçonner un Transylvain. De même dans le nom de la princesse Hélène inscrit sur le Pentecostaire de 1649. Les esquisses des personnages sont vagues, le groupement incertain. Et en Moldavie le peintre Élie, qui présente dans le Décollement de S. Jean Baptiste un exécuteur habillé à la façon contemporaine et ménage un arrière-plan pour les spectateurs, est en dehors du développement de l'art roumain tel qu'il paraît dans les icônes et les fresques d'église. On a donné aussi un nouveau style, impressionnant, aux frontispices. Un peintre qui signe S. E. Cz. paraît avoir fourni toutes les feuilles de titre, aux colonnes d'un style étranger, soutenant des portraits de saints. En 1650 la Valachie offrait un autre type, plus riche d'éléments divers d'architecture, et avec des anges, des dauphins et des figures de fantaisie.

L'exemple moldave sera cependant suivi dans le Code de

1652, qui porte au-dessus des figures des saints et de prophètes le nom — si je lis bien — de Théodore Tiştevici (*Tyszkiewicz*). À l'intérieur de grandes et belles figures aux inscriptions du même caractère, plutôt latin, ont un cadre dans lequel il y a des ornements de la Renaissance et même des diabolins. Ailleurs, où il n'y a que des fleurs autour des saints, la signature d'un Pierre, dont le nom de famille apparaît en cryptogramme, est très visible (p. 202).

Une nouvelle série de livres, qui s'ouvre par „la Clé du sens“ (Bucarest 1678), a comme illustrateur le Russe Ivan Bacov, d'un dessin vague et sans caractère. Il s'inspire à cette époque de l'école des miniaturistes, très développée en Valachie. Si les initiales de ces livres lui appartiennent, telles, contenant des monstres, des figures d'ornement, des renards à l'affût, ont cette origine. Il réapparaîtra en 1700 (Triode de Buzău), comme le moine Joannice Bacov, avec de nombreux dessins, parfois très heureux (cf. aussi pp. 437, 455). Lorsque le Métropolitaine moldave Dosithée amena des typographes à Jassy, vers 1680, les dessinateurs des livres d'Église étaient encore des Russes, influencés par l'Occident polonais : dans le Psautier slavon et roumain on voit le combat de David et de Goliath dans une esquisse à la mode de l'Occident. Les initiales sont tantôt de style simple latin, tantôt composées de figures réunies, d'un très mauvais goût (p. 229).

Mais déjà dans le Liturgiaire valaque de 1680 un autre art, très fin, d'une inspiration manifestement latine, s'affirme (p. 231)¹. Une belle figure de la Vierge domine un frontispice aux fleurs artistement enchevêtrées (p. 233). L'Évangile de 1682 a de grandes planches d'une exécution supérieure (les Évangélistes) dans un cadre de nature aux arbres largement développés. L'auteur est le moine Damascène Gherbest². Des initiales à figures apparaissent de ce côté ici. On sent l'influence de cet art de la miniature qui depuis longtemps déjà orne les documents valaques et que nous espérons faire bientôt connaître par une publication spéciale.

¹ En Transylvanie des Saxons donnent en 1683 aux évangélistes la lourde silhouette d'un Luther (p. 271).

² De lui aussi probablement S. Jean Damascène de l'Octoïque de Buzău, p. 399.

En même temps une école d'imprimeurs roumains se forme en Moldavie : Métrophane et ses élèves Paul, Ursu et André (p. 245), dont le second donnera des dessins plutôt lourds (p. 434). Il essaiera en 1704 des figures d'évangélistes dans le genre de Damascène, mais sans avoir ses moyens.

Pour les livres grecs et orientaux un autre dessinateur paraît travailler : un natif de cet Orient, qui donne des lignes vagues dans un cadre de tapis persan (1691 ; pp. 325, 425), bien que Joannice lui-même paraisse y être familiarisé (p. 436).

III.

Mais déjà le grand illustrateur du livre roumain à la fin du XVII-e siècle a paru. C'est le moine ibérien Anthime, qui paraît apporter avec lui, dans ses larges feuilles pleines de vie, dans ses grenades ouvertes, dans ses tulipes, quelque chose de cette décoration persane, qui donnera aux églises et aux palais de l'époque les fleurs, les lampes, les oiseaux, les façades triomphantes sur l'enduit frais par des formes en bois, comme dans le palais du richissime prince Constantin Brâncoveanu à Potlogi, dans celui des Cantacuzènes à Filipești, dans l'église de Fundenii Doamnei. Les colonnes des frontispices seront désormais, de même que les grandes fleurs des bases, correspondantes aux éléments qui distinguent les bâtisses de l'époque. Tout en empruntant à ces prédécesseurs les anges, les figures humaines, les casques, les têtes de lion, on donnera la prédominance à cet ornement végétal dont Anthime est le grand maître. Des feuilles de titre, comme celle du Triode de Buzău en 1700, avec toute la série des saints qui s'échelonnent à la manière russe sur les bords en restent toutes transformées.

Un Grec Démètre travaillait à côté, dès 1698 (p. 438). Une école roumaine, en concordance avec les manuscrits, qui ont la même fleur, les mêmes lignes, avait commencé. Elle devait décroître à l'époque phanariote du XVIII-e siècle, perdant tout ce qui avait constitué ses caractères de noblesse et de grâce, mais accompagnant le livre roumain dans toute son évolution jusqu'à l'époque moderne, non sans avoir reçu à ce moment, et surtout en Transylvanie, une influence occidentale, beaucoup plus féconde qu'au siècle précédent. L'initiale persiste, rarement intéressante, comme dans tel livre de 1781, où une figure de saint debout

entre dans la composition du carré rouge (Discours de Théodore de Studion, Râmnic, 1784). Quelquefois, comme dans la liturgie de Râmnic (1797), on essaie des frontispices nouveaux, composés de monstres affrontés. Mais généralement on copie : le passé ou l'étranger. Un diacre Constantin de Râmnic, qui signe, réunit harmonieusement dans une de ces « portes » du livre du XVIII-e siècle toutes les sculptures en usage dans les églises contemporaines avec des rinceaux sur les colonnes, après avoir, en 1781, mis ensemble les saints, les médaillons des philosophes, les anges de la décoration occidentale. Un autre, qui signe D. T., s'essaie à des frontispices composés de figures des prophètes : Moïse, David, Salomon (!). De grandes planches représentent les saints dans le Liturgiaire du même Râmnic en 1777.

Un protopope Michel Strilbitzki, Russe d'origine, vers 1790, un Démètre Kontoléos de Jassy cherchèrent à donner à cet art traditionnel un caractère moderne, et les travaux de ce dernier, dans le « Code » du prince Scarlate Callimachi, dans telle image du Psalmiste, sont sans doute remarquables. **N. Iorga**

COMPTE-RENDUS

Lewis Einstein, *Inside Constantinople during the Dardanelles Expedition*, Londres 1917.

Des notes journalières de quelqu'un qui déjà avant l'„expédition des Dardanelles“, avait eu l'occasion de connaître, et d'assez bien connaître, les choses turques.

On apprendra par ces confessions d'un diplomate qu'au premier bombardement le gouvernement jeune turc pensait à porter sa Capitale en Asie, à Eski-Chéhir (p. xiv), que les Allemands l'avait leurré par la promesse de Tiflis, Tébriç et du Caire (*ibid.*). On voit Enver, « le prophète du prophète » pour le ministre de Bulgarie, entre les portraits de Napoléon et de Frédéric II (p. 1), Dschévad donner une sépulture honorable aux Anglais tués, les chefs du parti jouer tranquillement aux cartes et au billard (p. 11). On a la déclaration du même Dschévad qu'on n'attend de la guerre rien que le prestige (p. 13). Une note sur l'ambassadeur allemand de Wangenheim et son manque de

„respectabilité“ (p. 28). Voici «Abdoul-Hak-Hamid, le principal poète turc, qui se présente comme un Français cultivé, copie Victor Hugo et porte un monocle»; sa femme est belge (p. 74). Au milieu de la guerre Enver-Pacha fait des achats de terres en Anatolie et invite ses amis à suivre cet exemple (p. 130). Il voudrait fonder sa dynastie (p. 131). Condamnation à mort de l'évêque arménien de Césarée, qui s'était plaint, à Constantza, des souffrances de son peuple; l'Américain intervient en sa faveur (p. 205). En juillet, l'*Ottoman Lloyd* menace la Roumanie, si elle reste neutre, d'être livrée à la Russie (p. 207).

N. I.

* * *

Georges B. Stirbey, *Feuilles d'automne et feuilles d'hiver*, I, Paris 1916.

Il y a beaucoup à prendre pour l'histoire contemporaine des Roumains dans le livre d'un auteur fils de prince-régnant à l'époque de la guerre de Crimée, qui a été chargé de mission dès son plus jeune âge, ayant une mission diplomatique intime à la Cour de Napoléon III. De plus, il a entre ses mains de papiers de famille du plus haut intérêt.

Voici d'abord une lettre de Colson—pas Félix Colson le publiciste—, qui, venu dans le pays comme précepteur dans la famille du boïar Alexandre Filipescu de Drajna (Prahova) rendait, en septembre 1835, l'aspect d'une soirée à Bucarest, où il trouve un „monde aimable et hospitalier“, chez le futur prince Stirbey: celui-ci lui-même lit des pages du dernier roman de George Sand. Le consul Cochelet, frère de la lectrice de la reine Hortense, et M^{lle} Duhamel, «institutrice des demoiselles Stirbey», parlaient de l'épopée napoléonienne. «Aussi en nous serrant la main pour nous séparer: «Vive l'Empereur» s'écrièrent ensemble Français et Valaques“, malgré le consul présent, ou même avec sa participation (pp. 96-98).

Une autre conversation, à Nice, en 1860, explique l'élection, en 1843, de Bibescu, frère de Stirbey, qui avait eu au premier scrutin la majorité. On craignait au second la réaction de la part „du parti rétrograde, ennemi des nouvelles réformes“, qui avait son candidat. En réunissant les voix dont disposaient les deux frères on arriva à l'élection du cadet (p. 136 note 3).

Les idées régnant en 1834 sur les rapports nécessaires entre

la France et les Roumains sont rendues dans les déclarations que lui fit en 1834 le consul de Bois le Comte. Il se prononce pour le maintien, fatal, mais passager, de l'influence russe sur le Danube: «Tout ce qui fera parler de vous rentrera sous ce rapport dans votre véritable politique. Faites donc écrire dans nos journaux, ne fût-ce même que dans des feuilles littéraires. Mettez-y, si vous voulez, en discussion, l'idée, répandue parmi vous, de faire des Principautés un grand-duché de Dacie ou une confédération danubienne» (p. 177).

A Pétersbourg le jeune fils de prince donnait, à cette date de 1851, une admirable description des hommes et des choses (p. 265 et suiv.). Relevons ce «jargon de salon qui tient du chant du serin et du langage du perroquet». Il dut défendre son père contre le terme d'«ingérence étrangère» qui figurait dans sa lettre au Grand-Vizir. Les Russes en avaient été offusqués (p. 269). L'émissaire reconnaît avec sagacité dans le Czar l'«image moderne des anciens empereurs de Perse et d'Assyrie» (p. 272).

Après avoir été admis dans un corps de cavalerie française (pp. 275-276), M. Georges Stirbey devait commander «un petit corps d'armée en Crimée», la Valachie collaborant à côté de la Sardaigne au succès de l'Europe occidentale contre la Russie (pp. 277-278). Cet «ami de la Russie» qui était son père se servait de Français pour organiser le pays: ce livre nous donne en plus de ce qu'on savait les noms de Richmond et Richaume pour les eaux et forêts, de Lalanne pour les chaussées (p. 189).

On nous fait savoir qu'en décembre 1854 le prince envoyait à l'empereur des Français un second mémoire «en rappelant ce principe de l'Union qu'il avait introduit lui-même dans le Règlement Organique, et il allait jusqu'à l'idée du prince étranger, pourvu que le chef de la future Roumanie puisse fonder une dynastie respectée, car il la voulait héréditaire» (pp. 197-198). En 1855 Drouyn de Lhuys déclarait que le gouvernement français adopte ces idées et les défendra aux négociations de Vienne (p. 198). Mais le même aurait «offert les deux Principautés roumaines réunies de Valachie et de Moldavie à l'Autriche pour les adjoindre aux provinces roumaines que cette Puissance détenait déjà... Un projet de traité fut même mis sur le tapis», mais l'Autriche ne put pas se résoudre à la collaboration militaire qui devait payer cette cession (p. 207).

L'élection du colonel Cuza fut contre la volonté de Barbu Stirbey, qui avait brigué le trône pour lui-même. Il fit au nouveau régime une opposition conséquente, mais digne et patriotique. Il protesta vivement en 1864 contre l'idée anglaise de donner à une conférence réunie à Constantinople la charge «de régler et préciser les droits et les obligations du prince de la Roumanie envers le suzerain et vice-versa» (p. 245 et suiv.). Il portait à cette occasion au même Drouyn de Lhuys le message de toute «la race roumaine», des «provinces détachées des principautés roumaines à des époques plus ou moins rapprochées», „depuis le Dniester jusqu'à le Theiss, qui forment les limites de l'ancienne Dacie», de la «race compacte et homogène parlant exactement le même idiome, professant une seule et même religion, conservant les mêmes airs nationaux, le même costume, reflétant les mêmes habitudes et les mêmes aspirations et conservant le sentiment de leur nationalité le plus profond» (p. 251). Il considérait l'idée nationale comme «un besoin naturel, réel, ayant ses racines dans le coeur de l'homme, et qui, restant jusqu'ici à l'état latent et inaperçu, a éclaté tout à coup avec une intensité et une universalité qui seront le trait caractéristique de la dernière moitié du XIX-e siècle» (pp. 251-252).

En 1862 l'auteur proposait à l'ambassadeur de Russie à Paris, son ancien protecteur et initiateur, Kissélev, l'installation comme prince roumain du duc de Leuchtenberg, un Beauharnais (Charles de Hohenzollern-Sigmaringen le fut lui-même par les femmes). «C'est une affaire d'avenir», fut la réponse (pp. 279-281).

M. Georges Stirbey porta à Berlin le plébiscite pour l'élection de Charles I-er; sa lettre écrite à cette occasion donne les portraits prophétiques des personnalités roumaines dominantes à l'époque (p. 281 et suiv.). Des lettres affectueuses du nouveau prince à l'ancien et un mémoire de Barbu Stirbey à son successeur suivent. Stirbey proposait la vente des terres dont disposait l'État pour refaire ses finances (pp. 290-291). On y trouvera aussi les documents, datés de 1867, de la reconnaissance par les Puissances de Charles I-er.

Enfin M. Stirbey tire de ses *Notes et Souvenirs* dont la publication serait du plus haut intérêt le récit d'une conversation à Pesth, en octobre 1867, avec le comte Andrassy. «Vous savez qu'il s'est agi des provinces danubiennes dans l'en-

trevue à Salzbourg en août dernier. L'empereur Napoléon est venu nous offrir les Principautés. J'ai répondu à l'empereur Napoléon que vous nous offrez quelque chose qui ne vous appartient pas et que nous ne pourrions garder. L'empereur François-Joseph ne saurait accepter ce présent» (pp. 261-262).

Ce sont des révélations diplomatiques de tout premier ordre, et on en saura gré à l'homme si distingué qui à quatre-vingt-dix ans en enrichit l'histoire de sa race.

N. Iorga

* * *

Marcel Gillard, *La Roumanie nouvelle*, éd. Alcan, Paris 1923.

L'ouvrage de M. Gillard est très documenté et absolument impartial, en même temps que bien distribué et clair, de la lecture la plus agréable. Il présente la «Roumanie Nouvelle», terme, que nous préférons à celui, prétentieux, de «Grande Roumanie» correspondant à la Μεγάλη Ἑλλάς, sous tous ses aspects.

Il lui arrive parfois de prendre pour des sources impeccables des ouvrages à tendances, même louables. Il en tirera l'affirmation que tous les paysans de l'ancienne Roumanie se nourrissaient de polenta seule, avaient des maisons de «torchis», «étroites et insalubres», ne déposaient pas le «bonnet de fourrure» même en été et «marchaient nu-pieds ou avec des sandales d'étoffe» (les *opinci*, qui sont de peau, à courroies). De fait, ce portrait est celui des plus pauvres parmi les pauvres. Les paysans de la région des collines ont un tout autre aspect; le chapeau, les bottes font partie de leur habillement courant. On oublie le splendide costume, très riche, d'or, d'argent, de broderies en soie, des femmes. Il y a aussi une petite confusion entre *mazils* et *răzeși* en Moldavie. Les «mazils» sont les descendants d'anciens boïars «destitués», non-employés, les autres des descendants d'anciens propriétaires. Parmi les Souabes, auxquels on a rendu les écoles nationales usurpées par le régime magyar, il y a tout un courant philo-roumain (cf. p. 87).

A signaler beaucoup d'idées originales et justes, comme celle du nouvel afflux des étrangers après la conquête turque à Chio et en Chypre (p. 38; M. Gillard parle des «îles», mais Crète restait vénitienne). De même l'influence de l'accroissement de la culture du blé sur le luxe «occidental» des boïars (p. 39); mais ce ne furent pas des bourgeois qui en profitèrent.

rent, sous le drapeau libéral, hissé et porté par des boïars comme les autres: ce furent les arrivistes qui s'enrichirent de la liquidation des grands propriétaires terriens, et ceci fut une atteinte à la vie morale du pays. Du reste l'auteur le constate un peu plus loin (p. 42 et suiv.; cf. aussi p. 46 et suiv.).

Citons aussi la distribution des rôles économiques entre les nations de l'Empire ottoman, qui fut bien une parfaite unité, dont les éléments épars conservent encore leur spécialité, tout en s'efforçant de former les organismes complets, indispensables (p. 48). Si M. Gillard croit que les Serbes et les Bulgares y sont mieux arrivés que les Roumains, il se trompe; l'illusion vient de ce que la grande industrie, le gros commerce manquent chez eux. Et puis dans ces pays il n'y a pas eu cette autonomie complète qui créait chez les Roumains une tradition au fonctionnarisme. Les pages sur la situation des Juifs dans le pays (p. 67 et suiv.) sont parfaitement justes, l'explication parfois aussi originale. Ceux qui accusent les Roumains d'intolérance à l'égard des Magyars, guère sujets, jadis, à ce défaut, pourraient méditer les constatations sur ce point (p. 82 et suiv.) de cet étranger qui a parfaitement connu le pays dans les derniers détails de sa vie.

N. Iorga

* * *

Oskar Jászi, *Magyariens Schuld, Ungarns Sühne, Revolution und Gegenrevolution in Ungarn*, Munich 1923.

Un livre d'une haute envergure, dû au chef des „protestataires“ contre le régime Horthy, réfugiés à Vienne.

L'idée dominante est celle-ci. Il y a eu une Hongrie contenant des Hongrois, des *Hungari*, gens de bien, laborieux, honnêtes et écrasés, et un groupe de „Magyars“, de race ou assimilés, jusqu'aux Juifs «patriotiques»: nobles à la façon de la gentry anglaise, membres du clergé, avocats, banquiers, publicistes, qui pratiquaient une politique arriérée devant mener à une catastrophe que les premiers ont payée. Le travail, le sang vient de ceux-ci, les jouissances sont à ceux-là. Le désastre ne les a pas découragés; plus acharnés qu'auparavant, ils attendent de la revanche, prônée et préparée journellement, la restitution du domaine qu'ils avaient la coutume et se croient encore le droit d'exploiter.

L'auteur a été d'abord le partisan d'une confédération du centre de l'Europe, pareille à celle dont avait rêvé Kossuth et à laquelle était gagné le comte Michel Károlyi, dont il devait être plus tard le ministre pour les nationalités. Cette confédération il la plaçait sous la sauvegarde—pouvait-il y avoir une garantie meilleure ?!— de l'Allemagne, et il en défendait l'idée, contre l'Entente, amie et alliée de la Russie autocratique. En 1917 et surtout après la révolution russe il gardait son idée, mais abandonnait ses sympathies pour les Allemands, autant parce que la révolution avait vaincu en Russie que parce que dans la guerre les siens avaient perdu la partie.

Peut-on lui faire un chef d'accusation du motif évident de ces changements d'attitude : l'amour pour sa patrie dont par la forme démocratique, disons même : par conviction démocratique, il voulait sauver l'intégrité ?

Ses révélations sont du plus haut intérêt. Il rappelle la déclaration faite par Tisza à Séraïévo : «la Monarchie vit et vivra», les tendances annexionistes d'Étienne Bethlen, la seule attitude prévoyante de son parti, des socialistes radicaux de Kunfi et des intellectuels radicaux. Il reproduit un mémoire destiné à attirer l'attention sur la nécessité de l'expropriation agraire, sur les dangers de l'analphabétisme (33^o/_o), les mauvaises conditions de vie pour les classes laborieuses. Malgré les promesses royales du mois d'avril 1917, le Ministère Eszterházy continua les anciennes pratiques malheureuses.

Dans ces conditions se produisit la victoire finale de l'Entente.

Vázsonyi et Szerényi, deux «Magyars» de l'arrière-train des assimilés, auraient empêché les concessions demandées à l'empereur et roi.

Les observations sur le mouvement révolutionnaire comme fait sociologique sont dignes d'un penseur distingué. M. Jaszi reconnaît que la Hongrie n'avait pas à ce moment les valeurs humaines nécessaires pour organiser une nouvelle administration. En énumérant les partis disponibles, l'auteur caractérise «l'orthodoxie» intransigente, anti-intellectuelle des socialistes, les idées arriérées des karolystes, rêvant de l'époque des Kouroutzes, leur caractère chaotique, l'insignifiance du radicalisme hongrois; il nous semble que les autres partis n'étaient qu'à des ébauches ou des contrefaçons : *la grande vie permanente des*

partis solidement établis n'existait pas dans la Hongrie «millénaire» de l'an 1917. Il n'y avait, d'après M. Jászi, que féodalité d'un côté, socialisme de l'autre. La société Galilei, formée en grande partie de Juifs, appartenant à la jeunesse universitaire, préparait des chefs à la révolution menaçante. Le poète Ady aurait exercé la plus grande influence révolutionnaire sur les esprits. Le reste fut l'œuvre du pamphlet et de l'or bolchéviste russe. Les combattants furent fournis par les représentants aigris, les desperados de l'armée vaincue. Horthy lui-même avait livré, d'après un ordre de son maître, la flotte austro-hongroise au Soviet sud-slave. La nomination du Ministère Hadik n'aurait été que la dernière goutte dans un verre rempli. Le 26 octobre le Soviet national faisait un appel général contre le Ministère qui ne représente pas la vraie Hongrie.

Quelques jeunes officiers commencèrent le mouvement. Le Soviet national craignait d'en être rendu responsable par un chef d'armée qui, de son côté, craignait le Soviet national. Le chaos s'était déchaîné. *La Hongrie se suicidait par incapacité politique.* De quel droit peut-elle rendre responsables de sa perte ceux qui ne manquèrent pas à leur devoir impérieux d'exiger enfin le paiement des créances millénaires ?

Si Haddik présente, à ce moment, Károlyi à l'archiduc Joseph, qui lui communique sa nomination comme président du Conseil, pour l'empêcher d'être président de la république déjà proclamée dans la rue, ceci ne changeait rien à l'état des choses, provoqué par l'état des esprits. *Avec le règne effectif de la dynastie l'ancienne Hongrie avait cessé d'exister sans pouvoir jamais se refaire par le retour de la dynastie.*

Le prélat Hock, un chauviniste incarné, recevait cependant au nom de la République banquiers, écrivains, savants, politiciens, empressés de faire leur acte d'hommage. On vivait dans l'illusion du définitif, de l'immuable. On espérait (pp. 39-40) de la part de l'Entente le plébiscite pour les provinces en discussion et l'union douanière avec celles qu'on aurait perdues. M. Jászi lui-même croyait pouvoir éviter le «dépècement» par la «Hongrie réorganisée d'après le modèle de la Suisse» (*ibid.*).

Les «impurs» boycottèrent le Cabinet républicain. Les soldats revenus du front devaient attaquer les classes dominantes, qui

s'était abstenues plus que dans n'importe quel autre pays — M. Jászi le dit — de servir sur le front leur patrie (p. 44). Le travail avait cessé.

L'assassinat de Tisza fut célébré par toutes les classes comme un acte de délivrance (p. 41). L'armée s'éparpillait: pour le voyage de Károlyi à Belgrade on ne trouva pas une douzaine de soldats. On pensait à offrir de la terre aux volontaires qui se présenteraient. Prisonniers des socialistes, les ministres admirent la formation de la nouvelle armée des clubs qui devait mener au communisme. *On ne savait pas même quelle était la forme de l'État* (p. 51). On demandait par voie de téléphone au roi de dégager ses ministres de leur serment, l'archiduc Joseph le recommandait et l'empereur-roi consultait les soldats du front d'Italie sur l'opportunité de proclamer la République (p. 54) ! M. Jászi ajoute que l'archiduc était très pressé, qu'il venait prêter son serment au nouveau gouvernement et qu'il prétendait être appelé désormais non plus Habsbourg, mais Alcsuti ! Il avait „une grande routine à prêter de beaux serments d'une manière touchante et larmoyante“ (p. 56). On convoqua un «Conseil national étendu», qui proclama, le 16 novembre, la République. *Et on croyait encore que les nationalités, que personne n'avait consultées, suivront tous les courants contradictoires qui agitaient cette Budapest énercée et anarchique...* Parce que le général Franchet d'Espéray ne l'a pas cru, on s'en prend à ses manières, «autant prussiennes que dignes d'un instituteur de Bretagne», à sa taille et même à son ventre (p. 56). Du général Diaz en avait espéré «les anciennes frontières de la Hongrie comme ligne de démarcation».

Or on ne pouvait, on ne voulait pas même que le Ministère «national» administre ; l'opinion entendait se confier à l'Entente. Faut-il s'étonner que la note du 31 décembre 1918, présentée par le colonel Vyx, fût dans ce sens ? On était étonné cependant que la Roumanie puisse être considérée comme un État allié ayant droit de participer à l'occupation des territoires hongrois (p. 59). Ceci aurait été de la part de l'Entente de la «charlatanerie» toute pure... En même temps, comme on avait interné le maréchal Mackensen, tyran de la Roumanie occupée, qui entendait traverser la Hongrie musique en tête, il y aurait eu dans le public hongrois «une des plus fortes indignations».

Et ce même Károlyi, auquel le maréchal refusa de tendre la main, serait tout prêt à s'excuser de sa décision dans des mémoires à paraître (p. 59 note 1). L'idée que les nationalités pourraient vivre elles-mêmes leur aurait été inspirée seulement par leurs frères libres, «enivrés d'impérialisme» (p. 60). On aurait dû se contenter des autonomies nationales coalisées», dont celle, «indépendante», de la Transylvanie des «trois nations», évidemment de droit égal, malgré la prédominance des Roumains. M. Jászi regrette aussi de n'avoir pas pu retenir les paysans des nationalités par des distributions de terres.

Un excellent chapitre traite des conditions dans lesquelles la «religion» du marxisme bolchéviste pouvait et devait obtenir la victoire. Le 10 décembre apparaissait à Budapest le «Journal Rouge» et l'œuvre de la seconde révolution commençait.

M. Jászi constate que dans le désarroi général les socialistes devaient prendre le pouvoir, parce qu'ils étaient le seul parti vraiment organisé. L'idée d'employer l'expropriation des terres pour contrebalancer la propagande socialiste échoua devant l'alliance du socialisme intransigeant avec la perfide politique de conservation des latifundiaires. Le chauvinisme hongrois, blessé, préférait le coup de folie d'une nouvelle République soviétiste, par haine contre l'Entente (p. 93). On craignait aussi, comme en France, à l'époque du manifeste prussien de Brunswick, une «terreur blanche». Une nouvelle note du colonel Vyx aurait pressé la solution, qui était inévitable. Lorsque, du côté du gouvernement hongrois, on se préparait à proposer comme dernière concession le plébiscite (p. 96), l'Entente réclamait pour les États des nationalités le territoire qu'elles habitaient en majorité. Un Ministère socialiste s'installa pour «résister», et il passa la main aux communistes, qui, naturellement, proclamèrent, avec le concours de l'armée, la République des Soviets.

Károlyi aurait espéré que les socialistes, repoussant les prétentions de Béla Khún, défendraient le pays contre les «intrus de l'impérialisme» (p. 100). Il crut faire œuvre utile à sa patrie cédant le pouvoir à «la force du prolétariat»; il se déclarait lui-même socialiste et invoquait le concours des ouvriers de toutes les nations. De son côté, Béla Khún expliquait son avènement par le fait que l'Entente avait «livré la Hongrie à l'oli-

garchie (*sic*) roumaine», et ceci surtout par ce que «la criminelle myopie» de l'Entente avait placé «le stupide et méchant lieutenant-colonel Vyx» au «point plus périlicité de l'Europe centrale» (p. 105).

Dans l'exposition des gestes du bolchévisme en Hongrie, M. Jaszi relève l'erreur politique d'avoir voulu détruire la petite propriété rurale, lui substituant le régime d'État, mais ayant à la tête le grand propriétaire comme agent principal ! De cette façon celui-ci échappa à la crise des hauts salaires, les frais d'exploitation ne le regardant plus et, sa propriété étant conservée pour un avenir prochain de réaction, les petites entreprises (avec moins de vingt salariés), non-socialisées, furent traitées avec hostilité, les matériaux étant réservés presque exclusivement aux autres, administrées par les Soviets. Le même sort était réservé au petit propriétaire de la campagne, dont l'existence gênait l'application du système. On leur promettait une „Centrale“ de contrôle. Il était question d'«étatiser» les coopératives. Des commissaires aux longs cheveux parurent avec des papiers de pleins-pouvoirs dans les villages frondeurs. Ils provoquèrent une explosion d'antisémitisme. C'était la réponse à leur idée de transformer les églises en cinématographes, à des actions comme celle de cracher sur les sacrements (p. 136). Une immense bureaucratie ignare et corrompue avait surgi pour dominer une société qui se refusait à travailler. Les commissaires affectaient des airs de monarques, et leurs autos attendaient aux portes des théâtres alors qu'on n'avait pas les moyens de transporter les malades.

Les Soviets ayant attaqué la Roumanie pour lui arracher les provinces perdues par le «royaume millénaire», furent vaincus sur la Theiss, et l'armée rouge se retira, se dispersant, talonnée par les vainqueurs. M. Jászi n'a pas raison lorsqu'il parle d'un succès facile contre une armée «intérieurement désorganisée» : la bataille livrée sur la Theiss, avec tous les moyens de la technique la plus moderne, par des soldats qui combattaient avec acharnement pour une idée nationale fut très sérieuse.

Si, par-dessus la tentative de gouvernement du socialiste modéré Peidl, on arriva au régime «blanc» de Horthy, la responsabilité appartiendrait à l'Entente, cible des attaques du sociologue hongrois. Son représentant, sir George Clerk, se serait laissé

gagner par les charmes de toute espèce dont disposait l'aristocratie dépossédée, entre autres aussi par la perspective de voir le pays ouvert aux «capitalistes et rastaquouères étrangers». Parmi les chefs de la réaction, Étienne Friedrich est décrit comme un aventurier de la politique, jadis socialiste lui-même et presque ami des Juifs qu'il entendait maintenant punir par la destruction (p. 163). Le programme comprenait l'antisémitisme pour les pauvres, la «reconquête» pour les «petits bourgeois» et les officiers, les Habsbourg pour la caste nobiliaire et le clergé (p. 165). Les crimes des Hejjas et des Pronay commencèrent sous ce drapeau qui sur son blanc immaculé n'avait de rouge que le sang de ses victimes. Leur description et un essai de les expliquer sous le rapport sociologique forment une des parties les plus intéressantes de ce livre de conviction honnête et courageuse.

Les «institutions» du régime Horthy donnent le sujet d'un chapitre spécial: on y trouvera l'inféodation des «braves», de vrais *bravi*, agents de la violence à l'intérieur, avec des terres héréditaires, l'introduction légale du fouet, l'ablation des doigts et des oreilles (p. 189), l'internement, entre autres de soixante-cinq enfants, la prison de cinq ou dix ans pour quiconque s'aviserait de critiquer l'état de choses actuel, le travail forcé des ouvriers dans les mines, l'exclusion des Juifs comme étudiants (le «*numerus clausus*»), la réduction de l'expropriation à une vaine forme (après cinq ans aucune terre ne pourra plus être expropriée), sabotée par les fonctionnaires et les gendarmes, la nouvelle loi électorale, décrétée (1.500.000 électeurs de moins, vote public). À côté, le programme a la reconstitution du «royaume millénaire», infailliblement et à terme fixe (p. 213).

M. Jászi désire pour la malheureuse Europe, jadis un organisme culturel et économique, maintenant des *membra disjecta*, une nouvelle vie démocratique, basée sur une saine interprétation du nationalisme et sur la traduction en bon sens des préceptes déjà archaïques du socialisme marxiste. Dans cette Europe ressuscitée il ne demande pour sa nation que la liberté de vivre sans empiéter sur le développement des autres. Toute intelligence honnête, tout cœur sensible aux douleurs de l'humanité applaudira à ce programme.

Mais pour y arriver il faudrait du côté des Magyars dépouiller l'«ancien homme». La propagande d'un isolé avec l'approbation d'un petit groupe persécuté y suffit-elle ? Nous en doutons.

Mais il faut être reconnaissant à celui qui ne craint pas de dénoncer avec une franchise absolue les fauteurs d'un état de choses qui a contribué essentiellement aux malheurs de la civilisation.

N. Iorga

* * *

Bertrand Bareilles, *Constantinople, ses cités franques et levantines (Péra-Galata-Banlieue)*, Paris, 1918.

L'ouvrage de M. Bareilles contient, avec l'expérience de toute une vie passée parmi les Turcs, qu'il a décrits dans un ouvrage qui ne nous est pas parvenu, une documentation personnelle de tout premier ordre. Jamais les quartiers de Constantinople, les quartiers «latins», grecs, arméniens, juifs, n'ont été décrits d'une façon plus compétente, plus large et plus intéressante en même temps. Des souvenirs comme celui de l'installation du patriarche Joachim forment de vraies pages d'histoire. Les appréciations sur le rôle des nationalités en Turquie ont la perspicacité d'un historien et d'un bon juge en fait d'histoire. C'est la seule fois que je retrouve l'explication «byzantine», et non nationale, de la révolution grecque de 1821.

Citons parmi les faits nouveaux la présence à Constantinople du peintre Doussault, qui a laissé des dessins et des pages d'un grand intérêt sur la Valachie contemporaine, la légende, là-bas comme en Crimée, des Génois (des Dschenovèz) comme fondateurs de tout ce qui, en fait d'édifices, est grand et ancien, la présence à Calamata et à Mistra, en Messénie, de maisons qui «rappellent nos vieux quartiers de province» (mais «l'écusson des Templiers» est sans doute une illusion), la description du vieux quartier français de Sidon-Saïda (pp. 138-139), l'établissement par l'envoyé de Césy des capucins français à St Georges de Galata, puis à l'ambassade et la fondation d'une école française avec des «soirées littéraires» (ceci d'après les archives de S. Louis à Constantinople, non encore explorées ; p. 141), les notes sur les «jeunes de langue» (p. 142), sur la presse française en Orient (*Spectateur d'Orient*, devenu *Cour-*

rier de Smyrne, de Blacque, *Moniteur Ottoman*), la mention des pierres tombales, non publiées, de S. Pierre et de S. Georges (p. 146), la description de l'inauguration de l'École de médecine à Constantinople en 1832 (p. 150), les informations sur le nouvel enseignement arménien (p. 155), turc (premier collègue en 1868, envoi à Paris de cent boursiers dès 1856 — p. 156 —, école de Galata-Sarai), français (Lazaristes, Assomptionnistes, Marianettes), des inscriptions sur les murs de la prison des Sept Tours (p. 193: «Prigione» n'est pas un nom propre, Tarsia en est un vénitien connu; «ser. orator. g.» est: «servitor oratoris germanici»; la plupart des inscriptions sont mal lues; «Vladislof» me rappelle un nom d'ambassadeur qui a publié le récit de son voyage), l'indication des procédés, évidemment archaïques, descendant à l'époque thrace, de la construction populaire turque (pp. 256-257).

L'auteur observe avec raison (p. 129 et suiv.) combien est coupable la négligence avec laquelle l'historiographie française traite encore l'admirable expansion en Orient de la nation au moyen-âge, et nous retenons ce jugement: «Sans la bataille d'Azincourt Mohammed II n'entraît pas à Constantinople» (p. 134). M. Bareilles a bien vu l'origine très ancienne du système des capitulations (p. 135).

Des rectifications: Clavario est un Chiavari (p. 124), Lomelli un Lomellino (p. 127), Kuprugli un Kenpreuli (p. 142). Vogoridès ne fut pas chargé d'affaires en Moldavie, mais bien de Moldavie (p. 151). Corriger aussi le nom de Germigny, baron de Germolles.

On doit à M. Bareilles deux autres ouvrages d'information sur l'Empire ottoman. Dans *Un Turc à Paris (1806-1811), Relation de voyage et de mission de Mouhib-Efendi* (éd. Bossard, 1920) on a des notes très précieuses sur l'impression que Paris à l'époque de l'Empire pouvait produire sur l'esprit d'un ambassadeur turc; des notes sur les conversations que Mouhib eut avec Napoléon et Talleyrand sont du plus haut intérêt (p. 40 lisez: Italinsky). *Le rapport secret sur le congrès de Berlin (1870) de Carathéodory-Pacha* (éd. Bossard 1919) est une contribution de tout premier ordre: un commentaire bien fait l'accompagne (p. 49 lire: Oubril).

CHRONIQUE

L'article donné à la revue anglaise *History* par M. Seton Watson sur les «origines roumaines» (*Rumanian origins*) est assez bien informé et d'une parfaite précision de style. Observons que les Avars n'ont pas dépassé la ligne de la Save (p. 243); le christianisme était nécessairement établi dans les pays roumains bien avant les Bulgares (*ibid.*). Les anciens chefs «bulgares» de la Transylvanie (p. 243) appartiennent à la légende. Il n'y a guère de sang tatar chez les Roumains (p. 246). Radu Negru n'est plus une figure de l'histoire (p. 247). La dépendance ecclésiastique des Moldaves à l'égard d'Ochrida est une hypothèse de compilateur (p. 249). La Valachie n'a pas commencé comme un fief hongrois (p. 250). Mircea le Valaque ne fut jamais prisonnier à Brousse (p. 258).

* * *

Les *Analele Dobrogei* s'occupent (II, 4) des colonies allemandes dans la Bessarabie et la Dobrogea.

Dans les mêmes (III, 1) on trouvera une carte de la Dobrogea d'après celle de Jean Ionescu, parue en 1850. M. Al. P. Arbore rassemble les informations données par les voyageurs et les missionnaires sur les Ragusains établis en terre roumaine. A retenir le commerce de peaux de buffles qu'ils faisaient à Silistrie (voyage de Georges Dousa, vers 1600; rapport catholique de 1622): Nicolas de Bona y fut emprisonné entre 1670 et 1688, d'après un texte cité par Engel, dans l'Histoire de Raguse, ouvrage rare que l'auteur a eu à sa disposition.

Les «Latins» d'Evliya-Tschélébi sont sans doute des Ragusains. M. Arbore a tiré aussi du récit de voyage de Mathieu Gondola (1674) des informations sur ces marchands. Nous avons signalé ailleurs la mention des «Latins» dans la chanson populaire roumaine de la Dobrogea.

N. I.